

LA DOMESTICATION DU MONDE: PENSER EN COMMUN L'EUROPE NÉOLITHIQUE. PROJET DE TABLE-RONDE

par

Vítor Oliveira Jorge

Le court texte que je présente ici a été conçu en 2000, servant comme document de travail préparatoire à une table-ronde qui aurait dû avoir lieu en France au commencement de 2002, avec la collaboration de plusieurs collègues. Malheureusement le projet a temporairement échoué, pour des raisons qui m'échappent. La vie est faite, heureusement, de succès et d'idées ratées. Celles-ci n'ont pas, momentanément, de possibilité de concrétisation pratique; mais ça n'a rien à voir, souvent, avec leur pertinence ou intérêt – bien au contraire. Je fais d'ailleurs partie de ceux qui, quand convaincus de leur raison, ne l'abandonnent pas facilement, pour des raisons de circonstance. Ce qui a été "minoritaire" ou "invisibilisé" a un moment donné, peut devenir majoritaire, décisif, à un moment futur – pourvu qu'on laisse des témoins pour aider ce futur à se déclencher.

Pendant plus de 90% de son histoire, l'homme a été un chasseur/cueilleur. Ce mode de vie représentait une forme d'adaptation particulièrement réussie, car ces communautés humaines ont été capables de peupler presque toute la Terre, en s'adaptant aux conditions les plus extrêmes, des pôles à l'Équateur, des déserts aux forêts humides.

Mais ni les conditions environnantes, ni les circonstances historiques, n'ont jamais été stables. Les chasseurs/cueilleurs connaissent une énorme variabilité, selon le temps et selon l'espace. Et bien qu'il y aille des sociétés très conservatrices, d'autres son plus dynamiques, et font constamment des essais dans le sens de trouver de nouveaux moyens d'adaptation.

Dans certaines régions du monde – pas dans toutes, évidemment, les exceptions sont immenses –, et selon un processus extrêmement diversifié, qui a été dans parfois relativement rapide, parfois particulièrement lent, le mode de vie basé sur l'agriculture et l'élevage a, tôt ou tard, substitué l'antérieur.

Cette modification, une fois accomplie, a correspondu à une transformation fondamentale – non seulement économique, sociale, démographique, technique, mais aussi mentale, au niveau des représentations du monde et des valeurs. Cette modification a ouvert le pas à la “civilisation”, à l’État, à l’industrialisation, bref, à toutes les caractéristiques du mode de vie qu’aujourd’hui s’impose partout, en ayant une attitude ambiguë vis à vis des modes de vie antérieurs.

Ambiguë, pourquoi? Parce que c’est notre civilisation moderne qui, au fur et à mesure qu’elle détruisait les modes de vie antérieurs, créait des façons de les étudier et même de les découvrir – par la préhistoire, l’ethnologie, etc. En même temps, toute une mythologie, consommée par le grand public, sur les sociétés préhistoriques, naissait et croissait. On peut dire que la civilisation moderne a créé le problème de l’Autre, dans la mesure même où elle se veut unique, capable d’absorber, dans la pensée et dans l’action, toutes les autres formes de vie.

Le néolithique (où, si on veut, le processus de néolithisation, lequel, dans certaines régions, s’est déroulé au cours de millénaires) est à la charnière de la “nature” et de la “culture”, du “sauvage” et du “civilisé”, et de bien d’autres dichotomies sur lesquelles la pensée occidentale, qui les a créés, n’a cessé de s’interroger.

Pendant la première moitié de notre siècle, un préhistorien comme Gordon Childe s’est efforcé de penser cette transformation en termes de “revolution” (“révolution néolithique”, suivie plus tard par la “révolution urbaine”). Révolution qui, ayant eu lieu au Proche Orient, aurait atteint l’Europe par diffusion. En dernière analyse, et au delà de l’influence marxiste et de son évolutionnisme, G. Childe a eu le grand mérite, d’un côté, d’essayer de penser quelle était la spécificité culturelle de l’Europe face à l’Asie et, d’autre part, de provoquer des recherches interdisciplinaires au Proche Orient (et, plus tard, en Europe même), lesquelles ont contribué à enrichir beaucoup le cadre des problèmes.

Il s’agit d’un processus très complexe, celui de la néolithisation de l’Europe, tant il continue à être un sujet de vif débat, aujourd’hui. Quelques-uns croient toujours au migrationisme (vagues, plus ou moins abondantes, de population venant du Proche Orient avec le “paquet néolithique”: céréales, ovicapridés, technique de la pierre polie et de la poterie, etc.); d’autres acceptent le diffusionnisme (“contamination” des populations européennes par la propagation des nouvelles idées) en donnant aux populations locales un protagonisme plus ou moins accentué. Interaction serait ici le mot d’ordre.

Mais tout le monde paraît accepter le fait, pratiquement indéniable, que céréales et ovicapridés sont d’origine proche-orientale, car les ancêtres des espèces domestiquées n’existeraient pas en Europe. Alors, l’Europe serait une espèce de péninsule de la grande Asie, un continent périphérique, plus récepteur que créateur?

D'autres, encore, pensent qu'on ne peut pas se représenter la "néolithisation" comme un phénomène linéaire, à propagation axiale (de l'Est vers l'Ouest), mais plutôt comme un processus "en réseau" (modèle "percolatif"), dans lequel les innovations pourraient circuler très rapidement et faire leur apparition dans des lieux très différents du réseau, en fonction d'un jeu complexe de conditions de réception/création locales.

De toute façon, il faudra toujours considérer la néolithisation comme un phénomène plurifacété, intégrant des modifications ayant des rythmes divers, et très dépendantes des conditions spécifiques de chaque région.

Essayant d'écartier tout "phantôme" évolutionniste – selon lequel le néolithique serait un mode de vie "supérieur" au paléolithique – ou toute valorisation nostalgique d'un "bon sauvage paléolithique" – selon laquelle le néolithique, en établissant un déséquilibre dans les rapports homme/nature, serait à la source même de tous les problèmes actuels, il faudra peut-être penser cette étape historique d'une façon non téléologique. En d'autres mots, rien ne forçait les communautés humaines à "devenir néolithiques"; et le processus ne se donne parfois à "voir" qu'à sa fin, quand il est arrivé à son accomplissement, c'est-à-dire, au bout d'une longue histoire de transformations.

La mosaïque des rythmes de transformation de chaque région est encore à comprendre de plus près, en même temps qu'on tentera de construire des visions d'ensemble, sans préjugés, mais essayant de déceler ce qui caractérise la totalité de l'Europe – si cette idée est soutenable – par rapport à d'autres régions du monde. Il est évident que la notion même d'Europe est une construction mentale, que ni l'histoire ni la géographie appuyent d'une façon tranchée; mais, malgré tout, il y a aujourd'hui une telle volonté de bâtir un sens pour cette région du monde qu'il ne peut se passer d'une quête historique et... préhistorique, évidemment.

Peut-être cela nous aidera à mieux nous situer, en tant qu'européens (quel que soit le gré d'imaginaire contenu dans ce mot), dans un monde à la recherche d'identités. Identités qui, nous le savons, sont toujours des constructions mentales, qui se veulent appuyées sur l'histoire, et qui sont elles mêmes historiques; mais utiles, tant qu'elles existent, comme bases d'un programme d'action commune.

Dans ce sens, il serait intéressant de réunir autour d'une table, pour un échange de vues serein, un ensemble de chercheurs – préhistoriens, anthropologues (=ethnologues), sociologues, paléoenvironnementalistes (spécialistes du climat, faunes, flores, etc.) –, intéressés par un sujet inter et transdisciplinaire, la transformation d'une Europe de chasseurs/cueilleurs dans une Europe d'éleveurs et d'agriculteurs, avec tout ce que cette transformation a entraîné aux divers plans de réalité – l'environnement, la subsistance, la démographie, l'organisation sociale,

le rapport des communautés humaines à la nature, les représentations, les croyances, les paysages, etc.

L'intérêt serait plus de mettre face à face des points de vue et des personnes de formations différentes, faisant un exercice de pluralisme scientifique, que d'épuiser un sujet tellement vaste ou d'éclairer tous ses aspects, ce qui serait impossible, pour ne pas dire indésirable, dans le cadre d'une réunion.

Tout ce qu'on y dirait serait enregistré sur des cassettes audio et passé à un texte, revu par les intervenants. L'objectif final serait la production d'un livre collectif.

QUELQUES TOPIQUES DE RÉFLEXION

Sédentarité *versus* comportement mobile

Ce sont évidemment deux pôles qui peuvent être conjugués de façon très variable d'une société à l'autre. L'extrême mobilité de certains chasseurs cueilleurs actuels pourrait s'interpréter comme une stratégie de survivance, de vraie fuite de l'ennemi.

J'ai eu pendant mon séjour en Angola, avant l'indépendance (1973-74), un collègue ethnologue qui faisait une thèse sur les Cuissis (désert du Sudouest), et il me disait que son sujet de thèse fuyait devant lui, car il trouvait toujours des restes de campements, avec la fumée parfois encore sortant des foyers, mais les gens n'étaient jamais là. Evidemment, ils avaient peur de tout étranger et, dans le désert, ils étaient capables de visualiser son approximation de très loin.

Nous avons des traces d'un comportement humain de fixation au territoire du Paléolithique ancien (au moins pour une partie de l'année) et d'ailleurs dans le monde des autres espèces il y a des combinaisons très diverses qui vont de la mobilité dans de vastes espaces (mais selon des trajectoires, des saisons, etc.) à la fixation.

C'est à dire, la sédentarité *versus* la mobilité ne sont pas, en elles mêmes, très explicatives du type de comportement en cause, en chaque cas. Nous pouvons évidemment avoir un campement de base, qui se ne déplace jamais (ou au moins pendant toute une époque de la vie des individus), conjugué avec des groupes de jeunes gens, par exemple, qui partent pour des saisons entières dans des expéditions de chasse, en utilisant des campements secondaires. Tout ça est difficile de détecter archéologiquement.

Le problème de l'archéologie (mais aussi de l'ethnologie, et de l'éthno-archéologie) est qu'il n'y a aujourd'hui ("présent ethnologique") aucune société qui dérive de celles du passé, permettant l'étude d'un fil conducteur intelligible

sur les pratiques de symbolisation de l'espace, en rapport avec les autres modalités de son utilisation. Nous savons que toutes les communautés humaines font d'un certain espace un territoire à significations, un réseau de lieux, créant un sens d'appartenance à ces lieux. Pour le faire ils utilisent des repères naturels (dans le sens de Bradley), une espèce d'accidents du terrain que l'imagination humaine investit en "monuments". Nous savons d'ailleurs que n'importe quel accident de terrain, ou bien même un arbre ou un arbuste, peut être un repère important. L'intéressant n'est pas la chose matérielle, son aspect plus au moins impositif au regard, mais ce qu'on dit sur la chose (laquelle peut être bien humble) – or, ce sont ces discours dont nous ne disposons pas...

Nous devons aussi considérer à ce propos ce qu'on appelle par convention "l'art rupestre", et en général tout un marquage symbolique, éphémère ou pas, de l'espace.

L'art rupestre du Paléolithique supérieur était évidemment un système très évolué de marquage symbolique de l'espace, tant dans les ensembles à l'air libre (fleuve Côa, Portugal) que dans ce qui concerne ceux situés à l'intérieur des cavernes (peut être plutôt l'exception pour l'époque, que la règle... en fait, dans les régions calcaires des grottes aucun art rupestre à l'air libre n'aurait été conservé).

D'autre part, la fixation (conservation) de l'image sur la roche, a pu aller de pair avec la conservation d'aliments (le stockage, si important, économiquement, mais aussi conceptuellement – c'est notre langage, c'est-à-dire, le côté non conscient de notre discours, qui nous fait "briser" des réalités intimement unes).

À savoir, nous avons déjà au Paléolithique supérieur un comportement plus intervenant sur la réalité environnante et surtout une temporalité de l'action qui est en rapport avec des projections complexes dans le futur. On fixe l'objet de l'observation, on conserve des aliments, ou des objets dont la préparation a exigé beaucoup de temps, on marque l'espace, on prévoit de façon anticipée un produit dont le savoir faire exige toute une série d'étapes enchaînées, etc.

En particulier, il faut le souligner encore une fois, on étale dans le temps, par la conservation, la valeur économique et conceptuelle d'un aliment qui, autrement, devrait être consommé immédiatement; on fixe par la gravure ou la peinture un signe qui servira de point d'appui pour des narratives dans le futur. On crée une valeur différée des choses, indépendante du contexte primaire d'action. Ce rapport différent au temps – question conceptuelle, cognitive, me paraît très important.

Par exemple, les objets de parure ou même les artefacts en général du Paléolithique supérieur sont des objets qui demandent beaucoup de temps, une "pré-vision" de l'artefact final bien avant son finissage. C'est, comme je l'ai dit avant, le détachement d'une chose par rapport à son contexte d'utilisation – ce rapport n'est plus immédiat. Et cet aspect est ce qui me semble caractériser

radicalement l'humanité, c'est à dire, la "culture" versus le comportement de la plupart des animaux (bien entendu, il y a toute une culture des simiens, etc.). Un de ses éléments serait la volonté de s'imposer à ce qu'aujourd'hui on appellerait la "nature" – nature qui est aussi un concept humain et par conséquent, elle aussi, un artefact culturel... Or le néolithique, en tant que phénomène accompli, n'est qu'un aspect particulièrement visible de cette volonté humaine d'imposition sur la "nature". Cependant, seules quelques communautés on eu, au commencement de ce processus, l'intention de changer radicalement les rapports hommes/nature, en laissant de penser celle-ci comme une réalité enveloppante (une sorte de mère) dans laquelle l'être humain est une créature parmi d'autres, pour faire de la nature un objet sujet à l'action créatrice de l'homme, à son ingénierie.

C'est à la lumière de cette transformation fondamentale qu'on doit aussi repérer les traces d'un comportement qui implique une fixation ou une mobilité des groupes plus ou moins accrues.

La sédentarité, partielle ou totale, temporaire ou définitive, a eu un rôle dans le sens où elle a conditionné le comportement général des gens et la valeur même de l'être humain – un être humain qui ne peut plus se déplacer fait problème dans une société relativement mobile. Celle-ci a un comportement différent de celui d'une société sédentaire vis à vis des enfants, etc. C'est à dire, c'est la valeur de l'être individuel qui nous distingue encore des animaux. Il est tendentiellement plus facile de prendre soin des incapacités, des débiles, des enfants et des femmes enceintes dans une ambiance sédentaire que dans une société mobile. C'est aussi une question de mémoire affective et en conséquence de temps (temps conceptuel). On ne veut pas qu'une personne meure, parce qu'elle est reconnue en tant qu'être, sujet, unique (même si le concept moderne d'individu ne fait aucun sens hors de notre contexte occidental des derniers siècles).

La sédentarisation, en fixant le foyer, c'est à dire, l'espace de l'intimité et du refuge, crée immédiatement l'idée du dehors, du voyage et de l'échange, très ancien comme on le voit par la circulation d'objets, de matières-premières, et même d'idées sur de vastes extensions (obsidienne pour le Néolithique par ex.).

Mais la mobilité peut être une stratégie plus intelligente et plus raffinée que la sédentarité, ne serait ce que parce que, en général, le "mobile" a presque nécessairement une carte mentale plus élargie et plus complexe que le sédentaire. Il faut être attentif aux complexités et aux mélanges possibles de la réalité concrète.

"Broad spectrum" versus spécialisation

Peut être l'économie du "broad spectrum" (c'est-à-dire, la capacité de s'alimenter ayant pour base une gamme très élargie de produits énergétiques) et la

spécialisation (concentration dans un nombre de ressources plus petit) ne sont que des pôles entre lesquels toutes les sociétés se sont placées, au moins à partir de l'“Homo sapiens sapiens”, et selon les conditions de l'environnement, indépendamment de la chasse/cueillette ou de l'agriculture.

Évidemment, la dépendance d'un nombre limité d'espèces est toujours une situation de relative fragilité. Mais “broad spectrum”, stockage et spécialisation quand celle-ci est possible, comme tendances, sont conjuguables. D'autre part, la capacité d'une société de trouver une diversification de ressources alimentaires est un signe de complexité (bonne connaissance de l'environnement), mais aussi la possibilité de se baser sur un système limité mais solide d'espèces (céréales/ovicapridés au Proche Orient néolithique) est aussi un signe de grande capacité, de succès adaptatif, si on veut accepter cette expression.

Il est évident qu'il n'y a pas de chaînes causales simples entre économie – mode de résidence – démographie – hiérarchies sociales – conceptions du monde (ces dernières, étant partagées, peuvent fonctionner comme la “justification” pour que tout le système se maintienne) et vice-versa. Il y a contemporanéité (rapport structurel sous-jacent) entre le matériel et l'idéal, avec des conflits et des phases d'harmonie.

C'est cette “contemporanéité”, cette occurrence solidaire, structurale, de différents niveaux de rationalité, de signification, qui m'empêche de faire de l'histoire (et de l'archéologie) une science expérimentale. Je ne peux jamais isoler une variable ou un ensemble limité de variables pour les voir fonctionner ensemble. Je ne peux pas réduire en laboratoire, comme les sciences expérimentales, la complexité de la réalité sociale. Je ne peux pas observer ce qui va avant et ce qui vient après, en regardant ce deuxième aspect comme étant la conséquence indéniable de ce qui est arrivé avant. La confusion entre antériorité/postériorité et cause/effet est bien connue et dangereuse – car elle tend à présenter comme preuve d'une thèse une occurrence qui aurait pu ne pas avoir lieu, si quelque chose avait fait tourner dans un autre sens le devenir. Or, nous ne pouvons jamais isoler ce “quelque autre chose”...

Le tissu de l'histoire comme explication est fait d'indétermination, laquelle est solidaire de la liberté des hommes. Au moment où l'histoire serait une science “exacte” nous serions perdus, accomplissant, comme des machines aveugles, un futur pré-établi.

On dit généralement que pendant des périodes glaciaires, l'alimentation humaine était fortement à base de viande (Madgaléniens – renne, par ex.), et que pendant le Tardi-glaciaire, au fur et à mesure d'épisodes chauds de plus en plus fréquents, l'humanité s'est adaptée à une base alimentaire plus variée. Dans cette variation, entrent les ressources côtières (amas coquilliers) et aussi et surtout les

plantes, notamment les hydrates de carbone (avec le cortège de maladies de dents liées au sucre). C'est à dire, la nourriture de base passe "grosso modo" de la viande au pain. Notre culture chrétienne consacre le pain comme le corps du Christ même (ainsi que l'huile et le vin, produits méditerranéens).

Ce changement se serait accentué parce que la grande faune quaternaire s'est éteinte à la fin du Pleistocène, l'humanité devant ainsi se contenter de la petite faune, ajouté à la recherche d'une grande variété d'aliments. La diversité aurait succédé à une certaine uniformité antérieure. La chasse, au Néolithique et après, maintient (et accroît probablement) tout son prestige, et la viande est la nourriture la plus estimée, d'autant plus qu'elle peut être consommée de façon plus ou moins rare (voire le porc dans le Pacifique et sa consommation exceptionnelle pendant des fêtes, la graisse de porc étant par exemple utilisée dans certaines festivités comme crème pour le corps, pour lui conférer de la force).

Nous sommes toujours devant des cadres conceptuels. Je crois que si on veut penser l'homme (et, par extension, la société), on ne peut pas le penser comme une machine, à buts alimentaires ou de survivance (matérialisme) ou transcendants (idéalisme). L'homme n'est ni une bête ni une créature faite à l'image de dieu, c'est un animal particulier, issu de l'évolution, pour lequel les systèmes conceptuels sont la clé de son comportement.

Les systèmes conceptuels, les types de société et de modes de vie matériels ne sont pas indépendants les uns des autres (ils sont en rétroaction constante), mais leur dépendance n'est pas du type cause-effet simple, d'où la difficulté (voire l'impossibilité) de conclure des choses immédiatement intéressantes (c'est à dire pertinentes pour l'interprétation de ce qui est important – car exclusive, presque, vis à vis d'autres animaux, chez l'homme –, le symbolisme) à partir des réalités archéologiques.

Celles-ci sont très ambiguës, et on peut fabriquer à partir d'elles presque n'importe quoi – la préhistoire n'a pas encore stabilisé un mécanisme de contrôle convenable de ses propres résultats (conclusions des chercheurs). C'est à dire, l'interprétation et les "faits" sont profondément imbriqués (par ex., telle stratigraphie est elle l'interprétation la plus acceptable, ou une fabrication? Comment savoir, si la coupe n'est plus là? Sur le dessin, tout est d'accord avec ce que le fouilleur raconte. Et s'il fouille mal?... Il y a des collègues dont nous savons qu'ils ne fouillent pas assez bien; et même quand ils fouillent bien, ils sont parfois très bornés du point de vue interprétatif, faute de connaissances élargies, d'un esprit critique, d'une formation scientifique ou humanistique. Il est difficile de croire à un mot de ce qu'ils disent, car on ne peut pas profiter d'une partie des résultats, et en écarter d'autres. Tout se mélange dans un discours très lourd, mais parfois inutilisable).

Nous se savons toujours pas – et peut être heureusement – comment les

transformations de l'histoire se font. J. Cauvin aime parler de "mutations mentales" – oui, mais y a-t-il une régularité, une explication, une prévisibilité de ces "mutations mentales"? Si on ne prend pas des précautions, isoler le mental du reste est une terrible simplification.

Si j'ai un accident grave d'automobile, je souffre une mutation mentale soudaine, c'est vrai, mais ce qu'il me faut c'est me faire soigner rapidement au niveau physique, sinon ma mutation mentale n'aura jamais de signification pour moi...

En conclusion

Nous connaissons encore très mal les règles de fonctionnement de la société humaine. Quels sont les mécanismes de l'innovation, de la création d'altérité?... Nous parlons de naissance, d'émergence, nous utilisons des métaphores très vagues... Et, par contraste, quels sont les mécanismes de la conservation, de la manutention du même (identité)? Que veut dire "complexité", étant entendu qu'on l'applique à tout aujourd'hui, y compris au comportement animal? Que veut dire "sociétés primitives" comme équivalence de l'absence de l'État? Le préhistorien et ethnologue français P. Pétrequin m'a dit sur les sociétés de Nouvelle Guinée: ce sont des sociétés très complexes, tant complexes ou plus complexes que la nôtre...

Qu'est-ce qui crée, dans le devenir social, des conditions de non-retour? (par exemple, des agriculteurs qui ne s'imaginent plus la possibilité de retourner à un état de chasseurs-cueilleurs). Est-il sensé de continuer à parler de Néolithique, concept que revêt des comportements si diversifiés? Comment se débarasser de l'héritage lourd de l'évolutisme culturel, pourtant l'axe même de notre raisonnement actuel?...

L'homme est une union absolue de corps et d'esprit, dichotomie pour moi absurde. Comment se libérer de cette dichotomie?... Malgré toutes les recherches des neurologues, nous connaissons encore mal le fonctionnement du cerveau (voire le merveilleux échange de vues, publié sous forme de livre, de J. Pierre – Changeux/Paul Ricoeur).

Je pense parfois que ce tout qu'on a fait en Préhistoire et en Ethnologie n'est qu'un commencement timide d'un voyage très long. A long terme, je suis optimiste, et c'est cela qui me permet d'être professeur (ma profession), de transmettre l'énergie pour le travail et l'insatisfaction constante.

Sans avoir un plus grand contact entre ethnologues, préhistoriens, d'autres scientifiques de l'homme et de la société, sans avoir une capacité de dialogue avec des philosophes (aussi dans leur propre intérêt), on n'ira pas loin.

Leroi-Gourhan a conçu un immense système pour penser la réalité humaine. Mais, en même temps, il a installé sur le terrain (cavernes ornées, Pincevent) un système très précis de repérage des traces du passé. Ce qui me désespère, c'est de ne pas voir un vult de la même taille aujourd'hui.

Peut-être I. Hodder, avec ses fouilles du site turc de Çatal Hüyük, parviendra à quelque chose de grand. Il annonce déjà des idées nouvelles dans son livre "The Archaeological Process. An Introduction", 1999. Mais l'archéologie qu'il fait est très chère pour nous, le commun des archéologues, qui travaillons toute notre vie avec des budgets de misère. C'est à dire, on n'a pas les capacités financières pour mettre notre intelligence et notre énergie au service de la recherche. Les gens qui commandent les décisions ne sont pas suffisamment conscients de tout ça, ils ont d'autres priorités. C'est dommage.

Porto, 2000-2002.